Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 35 (2005)
Heft: 2

Artikel: Nos lecteurs racontent
Autor: Pidoux, Bernadette / Prélaz, Catherine / Rohrbach, Nicole
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-826033

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

incertains, délicats à trouver, on craint de tout perdre, parce que, déjà, on sait le prix de ce qu'on vient de découvrir. Commence alors un combat sans merci entre la voix de la raison et celle de la passion...

L'impatience est l'un des ingrédients de la rencontre. On brûle de retrouver celui ou celle qui nous a fait si forte impression. L'incertitude en est un autre. Va-t-il m'aimer, saurai-je l'apprivoiser, lui plaire et surtout ne pas le décevoir? Cette complicité immédiate, est-ce moi qui l'imagine, que ressent-il (elle) vraiment?

Une rencontre, c'est une occasion. Combien d'ailleurs en laissons-nous passer dans une vie? Consciemment ou pas... Occasion vient du latin *occido,* je tombe par terre, précise Michel Field. Or, justement, on tombe amoureux ou on tombe en amour, comme le disent les Québécois. Le plus souvent, la rencontre fait effraction dans une vie avec la délicatesse d'une boule dans un jeu de quilles. Elle démolit d'abord avant d'être promesse de reconstruction.

A la lecture du récit des autres, on se sent comme en empathie, on entre dans une connivence de sentiments, même si les lieux, les circonstances diffèrent. On se prend à imaginer ceux qui racontent, ils ont les yeux qui brillent. Les endroits, les personnes, tout est entouré d'une aura magique qui demeurera à jamais.

Bernadette Pidoux

››› **A lire:** *Le Livre des Rencontres,* Michel Field et Julie Cléau, Pocket.

Lieux de choix

Les couples aujourd'hui mariés se sont rencontrés pour 16% au bal, 13% dans un lieu public, 12% au travail, 9% chez des amis, 8% dans des associations ou pendant leurs études, 7% lors d'une fête privée, 5% à l'occasion d'un spectacle ou d'une sortie, 5% sur leur lieu de vacances, 4% dans une discothèque, 35% par voisinage, 3% lors d'une fête publique et 1% par annonce ou par le biais d'une agence matrimoniale. Mais, d'après les sociologues, depuis les années 1970, bals, rencontres de voisinage et fêtes de famille sont en baisse, alors que les clubs de vacance, les rencontres entre amis, les cafés et les lieux publics sont en hausse. Les lieux de travail et d'études sont demeurés stables.

Nos lecteurs racontent...

En novembre dernier, nous vous proposions de nous confier par écrit ou par oral la belle histoire de votre rencontre amoureuse. Des textes nous sont parvenus, nous en avons gardé le style et l'esprit. D'autres témoignages ont été recueillis, parce que l'écrit n'est pas toujours aisé.

Une occasion inhabituelle

Nelly, Yverdon. «Nous sommes en 1940, pendant la guerre et nous avions des cartes alimentaires pour certains produits qui étaient rationnés. Je travaillais alors à l'usine Paillard à Sainte-Croix et un jour, notre chef de bureau nous proposa à quatre de mes camarades et à moi-même: «Si vous m'apportez un kilo de sucre chacune, je vous offre la fondue.» Et c'est ainsi que je me suis rendue à cette soirée avec mon kilo de sucre.

Après la fondue, notre hôte a mis de la musique pour nous faire danser et c'est à ce moment-là qu'a retenti un coup de son-

nette. C'était un ami qui venait saluer notre hôte et sa famille avant de partir au service militaire. Après quelque hésitation, il accepta de venir prendre un petit café avec nous. Puis, tout en dansant, il me demanda si je voulais bien être sa marraine de guerre, car on venait de lui imposer quelqu'un qu'il n'aimait pas... J'ai accepté et il s'est empressé d'annoncer la nouvelle. Chacun est ensuite rentré chez soi.

Au bout de quinze jours, j'ai demandé l'adresse du jeune homme à mon chef et j'ai envoyé un paquet à mon «filleul».

Lorsqu'il a eu un congé militaire, il m'a dit combien il était content que j'aie accepté d'être sa marraine. Il a fait plus de mille jours de service militaire. Et à la fin de la guerre, nous nous sommes fiancés, puis mariés et nous avons été très heureux. Tout cela grâce à un kilo de sucre...»

Photos tirées du livre: «100 ans de Séduction»

Un environnement masculin

Irma, Ballens. «Mon mari, je l'ai rencontré au chœur d'hommes. Vous me direz: «Que faisiez-vous dans un chœur d'hommes?» Eh! bien, voilà, c'était la coutume dans mon village, comme dans bien d'autres, les sociétés locales offraient à leurs spectateurs une pièce de théâtre. Le plus souvent, c'était un drame, qui relatait la vie de nos campagnes. Cette année-là, le président du chœur d'hommes avait besoin de quatre demoiselles pour interpréter les rôles féminins. Il s'est donc mis en chasse pour les trouver. Pendant ma scolarité, j'avais toujours participé à des représentations théâtrales. Notre président, chasseur de vedettes, s'en est souvenu. Aux premières répétitions, il n'y avait que le groupe de comédiens. Mais par la suite, pour la bonne synchronisation de la soirée, nous avons répété avec ces messieurs du chœur. Il y avait là un jeune apprenti mécanicien de l'usine Allamand. Il me regardait tout le temps, avec un air à «deux airs», comme nous disions. Après la première représentation, je trouve ce jeune homme en grande conversation avec mon frère Jean. Les deux gaillards se connaissaient... Mon frère me présente à son ami, puis il nous laisse en plan pour aller danser... J'étais une jeune fille gaie, habituée aux garçons, puisque j'avais quatre frères! Alors, je lui dis: «Allons danser!» Il me répond: «Je ne sais pas danser.» En riant, je lui rétorque: «Allons-y quand même, nous verrons bien!» Toute la soirée, nous avons dansé! Même si les pas n'étaient pas très réglementaires, nous étions heureux d'être ensemble! A ma question: «Vous avez quel âge, monsieur?» Il me répondit: «J'ai eu dix-neuf ans, il y a deux jours.» Donc, c'était le 27 février 1943.

Après le bal, me tenant gentiment la main, il m'a raccompagnée à la maison. Le soir suivant, nous avons encore dansé après la représentation, et sagement, il m'a de nouveau ramenée chez moi en me tenant la main. Et là, il m'a avoué: «Je te zieutais déjà quand tu avais quinze ans. Tu allais à l'école et j'admirais tes belles tresses blondes.» Voilà, c'était parti! Et pour quarante-six ans. J'entends encore le pasteur nous dire le jour de notre mariage: «Aimez-vous dans les bons comme dans les mauvais jours, jusqu'à ce que la mort vous sépare.» La mort nous a séparés, mais pas complètement, puisque l'amour vit dans l'âme et que l'âme ne meurt pas.»

Rouquin, rouquine

Germain, Delémont. «La première fois que j'ai vu Marie, je l'ai immédiatement repérée. Pour plusieurs raisons. La première, c'était qu'elle était la seule fille au milieu de plusieurs dizaines de garçons. C'était le début d'un camp scout et c'était l'efferves-

cence. Avec ses parents, elle accompagnait l'un des participants, Antoine, son frère. Ça courait dans tous les coins et elle, elle restait là, immobile, juste souriante. La deuxième raison qui me l'a fait remarquer, c'est qu'elle était rousse. Ça ne se voit plus, mais j'étais aussi rouquin à l'époque. J'en souffrais un peu, car il était assez fréquent que les autres enfants se moquent de moi, au point que j'avais décidé de me teindre les cheveux quand je serais grand. Je crois bien que jusque-là, je n'avais encore jamais vu de fille rousse. Je me rappelle que je me suis demandé si elle aussi avait décidé de se les teindre plus tard. La troisième raison qui me l'a fait remarquer, c'est qu'elle était très, très jolie. Je n'avais même pas quatorze ans, mais je suis tombé immédiatement amoureux.

Tous les parents sont partis et le camp a commencé. Je crois qu'il devait durer deux semaines. J'ai tout fait pour qu'Antoine devienne mon copain! Par chance, il avait le même âge que moi, et on s'est retrouvés dans le même groupe. C'était quelqu'un de très aimable, cela a donc été facile d'être son ami. Il a très vite compris que je m'intéressais à Marie, je n'arrêtais pas de lui poser des questions! C'est comme ça que j'ai appris qu'elle avait deux ans de plus que moi et qu'elle allait bientôt partir une année dans une famille en Suisse allemande, pour apprendre la langue et tenir une maison.

Les derniers jours du camp, je priais pour que Marie vienne chercher Antoine avec ses parents. Elle est venue. Antoine m'a présenté à sa famille, je sentais que je rougissais et il m'a semblé que le sourire de Marie était un brin moqueur. Bien plus tard, elle m'a avoué qu'elle aussi m'avait tout de suite remarqué à cause de mes cheveux. Et puis le camp s'est terminé et tout le monde est rentré chez soi. J'ai continué à revoir Antoine aux rencontres scoutes, il me donnait des

nouvelles de sa sœur. Il m'a donné aussi son adresse en Suisse allemande, je lui ai écrit – je me souviens que j'ai osé lui dire que je la trouvais très belle – elle m'a répondu. On ne s'est pas revus pendant plusieurs années, mais on a toujours continué à s'écrire. Plus tard, je suis parti moi aussi en Suisse allemande, puis il y a eu la Mob... La suite? C'est la deuxième rencontre et le début d'une belle et longue histoire. Ponctuée de quatre enfants... dont aucun n'est roux.»

Sage et retenue

Marguerite, Morges. «Ma première rencontre à moi, si tant est qu'elle intéresse mes contemporains, fut quelque peu réfrigérante! Bien éloignée de mes attentes romantiques, qui paraissaient dans mon esprit devoir être délicieuses...

Mais il faut d'abord situer le décor, duquel dépendra l'histoire de ce premier amour! En vérité, une famille harmonieuse, un papa sévère, sans excès, une maman tendre et attentive, des frères et une sœur souvent complices. En un mot, une enfance sans le moindre souci autre, peut-être, que le manque d'argent (mais après la Première Guerre, c'était le sort de chaque famille nombreuse). On en parlait chez nous aussi, mais sans plus: nos parents en supportaient seuls le poids. Donc, nous étions heureux. La vie de la jouvencelle, qui s'efforce de vous raconter son comportement à l'occasion de la douce rencontre, était donc très simple, déchargée de toute peine. Son caractère, très immature, était primesautier et terriblement naïf! Une vraie jeune fille de 19 ans bientôt, innocente, trop enthousiaste, qui allait de l'avant, comme si son existen-

›››

Se rencontrer aujourd'hui

On continue à faire connaissance en dansant, en vacances, au café ou au jardin public, mais il existe de nouveaux «lieux» résolument contemporains. Internet crée du lien et pas seulement virtuel, comme le prouve l'histoire de Robert et Livette, deux retraités d'aujourd'hui.

Il y a huit ans, Livette, Canadienne de Montréal, perd son mari. S'ensuit pour elle une longue période de deuil. Pour la distraire, une de ses filles lui offre un ordinateur. Livette s'y met bravement et se pique au jeu. En surfant sur internet, elle tombe sur le site d'un Suisse avec lequel elle entame une correspondance régulière. Robert est Genevois, il aime les blagues dont il parsème son site. Livette apprécie son humour.

La Canadienne demande ses coordonnées à son correspondant, qui lui propose plutôt un espace sur son site pour s'exprimer librement. Livette se met à écrire: sa solitude, ses espoirs... Peu à peu, Livette se fait des amis par ce biais.

De son côté, Robert trouve touchantes les pages de Livette. Ils se mettent à échanger des messages tous les jours, soit près de six mille en sept mois, avant de se rencontrer vraiment à Montréal. Robert devait rester trois semaines au Canada, il y reste trois mois. «On avait déjà tellement conversé sur internet qu'on se connaissait mieux que bien des couples», racontent-ils. Les deux tourtereaux vivent alors six mois au Canada, six mois en Suisse, avant de se marier en décembre, il y a un an. Leur témoin était une amie française, rencontrée elle aussi sur internet. (D'après *Construire,* 23.12.2003)

ce durerait, toujours pareille, empreinte de la même facilité!

Il est vrai que rien ne nous avait été dit des difficultés possibles de l'amour. Au fond, c'est un reproche tardif que j'adresse à mes parents qui croyaient dur comme fer que les jeunes, dont ils avait la charge, apprendraient eux-mêmes les choses de la vie, le moment venu. Hélas! Leur discrétion sur ces sujets tabous était particulièrement désastreuse. Aujourd'hui, c'est l'inverse qui se passe et ce n'est pas mieux!

Ma première rencontre, qui a décidé de mon avenir, a tout de même un côté amusant. J'étais partie, un dimanche de printemps, avec un groupe d'amies, en excursion au petit lac des Joncs. Deux autres jeunes gens, amis eux aussi, avaient choisi le même but de promenade. Ils ne tardèrent pas à nous parler, tout en longeant le lac, puis dans la forêt proche. La petite noiraude que j'étais ne pouvait manquer de remarquer que l'un d'eux, d'origine suisse allemande, d'une trentaine d'années, la regardait souvent avec insistance, toutefois sans se manifester particulièrement. Sérieux, pondéré, il l'était, c'est sûr, plus que nous autres! Son visage intriguait la jeune fille. Il était tout bruni du soleil de l'hiver passé dans la montagne, d'où il venait, ce qu'elle apprit bientôt. Ses cheveux blonds et ses sourcils pâles, ses yeux très clairs dans ce visage hâlé, avaient agréablement capté l'attention de la jeune fille curieuse que j'étais.

Finalement, on vécut gaiement cette belle journée avec les deux amis qui avaient rejoint notre groupe. Plus tard, le jeune homme annonça qu'il devait nous quitter pour se rendre à la gare. D'un mouvement parfaitement irréfléchi, la petite noiraude s'enhardit et lui proposa de l'accompagner. Le comportement si sage de ce nouvel ami la dérouta. Non, il ne lui prit pas la main et ne l'embrassa pas davantage, en montant dans son compartiment. Par contre, pour en avoir parlé au cours de leur promenade, il connaissait l'adresse de cette petite jeune fille aux cheveux aussi noirs que les siens étaient blonds.

Donc, il n'y eut, ce jour de leur rencontre, aucun regard attendri, ni la moindre promesse de se revoir bientôt. Elle en resta toute désorientée et fortement déçue. Mais, parce qu'il avait su s'enquérir de son adresse, il prit contact avec elle dès son retour chez lui, là-haut dans ses montagnes. Est-il nécessaire d'ajouter que, conquise malgré ses silences et l'absence d'une quelconque marque d'affection, elle le revit bientôt. Ils se marièrent rapidement, après que le papa sévère eut fait, dans les règles, la connaissance du jeune homme! Ils eurent trois beaux enfants.

Il n'y eut pas – ne vous déplaise – de brûlants regards remplis d'attirance, mais une correction, une retenue d'un autre âge, même si le jeune homme avait mis le cœur de sa belle, amoureuse et trop romantique, sens dessus dessous.»

Un amour venu d'Italie

Rose, Moutier. «J'avais un peu plus de 20 ans et je travaillais à la cantine d'une grande usine. Il fallait nettoyer, préparer les légumes, veiller à ce qu'il y ait toujours à manger au buffet. On ne chômait pas. Tous les jours, ils étaient 240 à venir manger! Et puis, au milieu de tout ce monde, il y a eu

PUBLICITÉ

D.R.

Jacqueline Veuve, cinéaste

«En vieillissant, je vois mieux les gens, les oiseaux, les fleurs; je les regarde comme si c'était la dernière fois.»

PRO SENECTUTE

Vieillir, un art de vivre

Pro Senectute, secrétariat romand, Simplon 23, 1800 Vevey 1, tél. 021 925 70 10, fax 021 923 50 30, internet: www.pro-senectute.ch

Photo tirée du livre: «100 ans de Séduction»

ce petit jeune, un installateur sanitaire qui venait d'arriver d'Italie. Il travaillait pour une entreprise à côté de l'usine. Il avait le droit de venir manger là, à midi et le soir. Un jour, un de ses copains m'a interpellée, en plaisantant: «S'il se fait couper les cheveux, irez-vous au cinéma avec lui?» Il faut dire que ce jeune Italien avait une de ces tignasses! Incroyable. Il avait l'air d'y tenir et je n'aurais jamais cru qu'il la couperait, alors j'ai dit oui, pour plaisanter, moi aussi... Mais dans les jours qui ont suivi, il est allé chez le coiffeur. Et le week-end venu, il m'a rappelé ma promesse et m'a invitée au cinéma. J'ai bien dû accepter. Il était plus jeune que moi, un peu gringalet, mais il faisait le fier... comme aujourd'hui encore! Il y a eu cette première fois, puis une deuxième et puis c'est devenu une habitude. Après le film, on allait boire un thé pour se réchauffer. Dire que c'était il y a 45 ans... On a eu deux enfants.»

Souvenirs croisés

Reine-Lise et Gérald, Chênes-Bougeries. Nous sommes en 1946. Pour la première – et dernière! – fois, Reine-Lise est partie en colonie de vacances avec une copine. A dix ans, elle quitte sa mère, Genève et son jet d'eau. «J'avais envie d'y aller, mais très vite, je me suis ennuyée à mourir, et il fallait tenir six semaines. Ma copine s'est fait des amies, et je suis restée seule dans mon coin. Depuis la colo, à Lucinges, je voyais le jet d'eau et je pleurais.»

Le chagrin de Reine-Lise n'échappe pas à Gérald, onze ans, un petit Genevois lui aussi. «Elle me faisait de la peine, cette petite fille qui pleurait, se souvient Gérald. J'avais envie de la consoler.» Petit à petit, ils ne se quitteront plus. «Nous nous sommes rendu compte que nous habitions le même quartier, les Eaux-Vives, mais nous n'étions pas dans la même école, et nous ne nous connaissions donc pas avant», renchérit Reine-Lise.

Lorsque la vie quotidienne reprend son cours, les deux enfants se voient régulièrement. «On allait se promener ensemble, et plus tard au cinéma. Je l'attendais à la sortie de son cours de gym, mais elle m'a quelquefois posé des lapins», raconte Gérald en riant. «Il était plus qu'un ami, mon amoureux, précise Reine-Lise. Mais tout ça était très platonique à l'époque, et je ne me voyais pas du tout faire ma vie avec lui. Moi, je rêvais d'un intello, de préférence très beau.» De Gérald, elle a tout de suite aimé la gentillesse, la douceur. Quant au jeune garçon, son béguin pour Reine-Lise va s'affirmer. «J'ai aimé sa gentillesse aussi, et le fait qu'elle a du caractère!»

Ni séducteur ni dragueur, Gérald considère très tôt qu'il a trouvé la femme de sa vie. «Moi, je ne voulais absolument pas l'épouser!» lance Reine-Lise. Mais, coup de théâtre, lorsqu'elle a vingt ans, c'est elle qui demande son amoureux en mariage... et lui ne dit pas non!

Cinquante-huit ans après leur première rencontre, les amoureux de la colonie de vacances sont toujours ensemble. Et le duo fonctionne à merveille. «Nous sommes parfaitement complémentaires. Je suis très impatiente, alors que Gérald est d'une patience infinie. Il a les pieds bien ancrés dans la terre, et moi je suis plutôt tête en l'air. Mon mari a toujours été très présent pour moi, très attentionné, y compris lorsque j'ai eu des soucis de santé. Mais surtout, le plus important, c'est qu'il continue de me faire rire chaque jour. Pour moi, c'est ça, le secret d'un mariage qui dure.»

Propos recueillis par Bernadette Pidoux, Catherine Prélaz et Nicole Rohrbach